

LE BONHEUR

I

Croyez-vous au bonheur ?

Troublante question,
Que l'on pose parfois, certain de la réponse....
La mienne la voici : c'est la négation !

Vous croyez à ce mythe aux plaisirs qu'il annonce
Et pendant bien des jours vous ne songez qu'à lui.
L'espoir de le trouver en notre vie amère,
Pour vos yeux fatigués, c'est le flambeau qui luit.

Mais arrive la mort qui chasse la chimère
Et vous jette sanglant au fond du noir tombeau.

II

Même s'il existait, dites-moi quel est l'être
Qui pourrait vivre heureux en voyant le fardeau
Des nombreuses douleurs que donne le Grand-Maitre
A certains d'entre-nous.

S'il se trouve un sans-cœur
Qui devant ce tableau miséreux, ne s'attriste,
Laissez-le vivre en paix, il a droit au bonheur.

III

Pour jouir ici-bas, il faut être égoïste !

B. Z. Muscatelli

HÉROÏSME



A lune s'élevait dans le ciel d'un bleu sombre, ses rayons argentés glissaient furtivement dans le bois de pins avoisinant la maison de Vaillancourt. Les étoiles scintillaient radieuses, et un souffle doux comme un frôlement d'ailes agitait les feuilles des arbres.

C'était l'heure des rêveries, des confidences et du repos. Néanmoins, une certaine agitation régnait dans la cour seigneuriale ; à la lueur d'un feu de branches on voyait des soldats occupés à fourbir leurs armes. De temps en temps arrivaient des groupes de paysans les uns armés de faux, les autres de lourds fusils. La conversation devint des plus animées, le combat qui devait se livrer le lendemain à Carillon en fit tous les frais. Au bout de quelques instants l'une des portes de la vaste maison s'ouvrit et un jeune homme à l'allure militaire parut, il s'approcha des divers groupes souhaitant la bienvenue à chacun de la manière la plus cordiale. Puis élevant la voix il leur dit :

— Vous voilà tous arrivés mes braves, je crois que vous feriez bien de vous reposer immédiatement, la journée de demain sera rude et il vous faudra être sur pieds aux premiers rayons du jour.

Les soldats suivirent le conseil de leur capitaine, ils s'enveloppèrent dans leur couverture, on entendit plus qu'un léger murmure et bientôt le silence devint général. Seules, deux sentinelles surveillaient les abords du manoir.

S'étant assuré que tout était à l'ordre, Gaston de Vaillancourt se rendit dans la salle à dîner du château où, à la lumière blafarde de la lune, on voyait dans une des fenêtres une ombre noire qui paraissait immobile.

— Blanche, ma chérie, tu me sembles bien triste, dit le capitaine en s'approchant.

La jeune fille, car s'en était une, tressaillit ; elle se retourna et, à la lueur du flambeau allumé par son frère, on put voir qu'elle n'avait guère plus de seize ans. Une immense tris-

tesse était empreinte sur sa jolie figure couverte de larmes.

— Comment, tu pleures, petite sœur, je te croyais plus courageuse !

— O Gaston ! je t'en prie ne t'expose pas demain, toi seul me restes de ceux que j'aimais, si tu me manquais, que deviendrais-je ?

Un larme roula sur la joue bronzée du soldat ; il attira sa sœur dans ses bras et déposa un long baiser sur ce jeune front où la douleur imprimait déjà son sceau.

— Pourquoi pleurer, pauvre petite... je serai sous la garde de Dieu... mais... et il hésita, au cas où je succomberais, rends-toi chez notre cousine la baronne de Léry, tu seras en sûreté auprès d'elle.

— Non, dit Blanche résolument ce n'est pas chez notre cousine de Léry que je vais aller, mais bien avec toi là-bas à Carillon... et si tu succombes je mourrai à tes côtés...

— Que dis-tu ?... venir à Carillon ! !

— Oui, j'irai... tu verras que je n'aurai pas peur, je combattrai bravement... une Vaillancourt ne recule jamais.

Un éclair d'admiration passa dans les yeux du grand frère en regardant sa sœur. C'est qu'il était presque son père, à cette enfant, qui avait perdu le sien, n'étant encore âgée que de six ans. La mère était morte cinq ans auparavant. Robert, le frère aîné, avait perdu la vie à la bataille de la Monongahéla ; sa mort qui fut celle d'un héros, laissa Gaston seul protecteur de Blanche, cette dernière lui voua dès lors un amour tenant de la vénération.

Le jeune homme essaya encore de détourner sa sœur d'un pareil projet ; voyant qu'il ne pouvait vaincre sa résolution, il la força d'aller prendre quelque repos, quant à lui il prolongea sa veille jusqu'au matin.

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient à peine la cime des arbres, que la compagnie commandée par Gaston de Vaillancourt était prête à partir.

* *

— Blanche, ne viens pas, je t'en prie.

— Frère, c'est inutile, je pars avec toi.

— Blanche, mon amour, laisse-toi conduire par la vieille Gertrude chez notre cousine de Léry.

— Gaston, les soldats attendent, viens !

Ce dialogue avait lieu depuis quelques minutes, dans le vestibule du manoir, entre Blanche de Vaillancourt et son frère.

Pour y mettre fin, la jeune fille ouvrit la lourde porte qui donnait accès dans la cour et s'avança, dans son costume d'amazone, vers les soldats qui s'inclinaient respectueusement.

— Mes bons amis, leur dit-elle, je pars avec vous. N'est-ce pas que vous voulez bien m'accepter comme second capitaine ?

Tous agiterent leur fusil et s'écrièrent :

— Vive notre gentil capitaine, Mlle de Vaillancourt.

Blanche monta son cheval favori et la troupe se mit en marche pour le fort Carillon, bâti à quelques lieues de là.

* *

Le feu durait depuis quatre heures. Abercomby, repoussé cinq fois, fit retirer ses colonnes dans le bois afin de leur faire reprendre haleine. Au bout d'une heure, elles reparurent et commencèrent une attaque générale sur tous les points de la ligne française. De part et d'autre, la lutte fut acharnée.

Au poste le plus périlleux, les Anglais remarquèrent avec surprise une jeune fille, presque une enfant, qui s'exposait comme le dernier des soldats. C'était Blanche de Vaillancourt ; ses longues boucles brunes flottaient sur ses épaules et ses yeux noirs lançaient des éclairs. Depuis le commencement de la bataille, elle

était restée près de Gaston, sans vouloir se reposer.

Les Anglais plièrent peu à peu. Tout-à-coup, Blanche vit un grenadier écossais viser son frère ; elle n'eut que le temps de se pencher en avant et reçut, en pleine poitrine, la balle qui lui était destinée.

— Jésus ! Gaston ! ! ! Et elle s'affaissa mourante dans les bras du capitaine. Celui-ci, frappé au même moment d'un coup de feu tiré au hasard, tomba, entraînant sa sœur avec lui. Il posa ses lèvres sur celles de Blanche, et le dernier soupir du frère et de la sœur s'exhala dans un suprême baiser.

Les Anglais, définitivement repoussés, se retirent en désordre ; trois mille hommes en avaient battus quinze mille.

Les troupes françaises étaient épuisées de fatigue, mais ivres de joie. Montcalm, accompagné du chevalier de Lévis et de son état-major, en parcourut les rangs pour les remercier au nom du roi.

Sur son parcours il rencontra les tenanciers de Vaillancourt, portant sur un brancard le corps de leur jeune maître, tenant sa sœur dans ses bras.

A cette vue, un voile de tristesse couvrit la figure du général, il souleva son chapeau et s'écria :

— O France ! vois comme tu es aimée de tes enfants. — KAROLI.

UNE TOUTE PETITE HISTOIRE

Ma fillette, Louissette, a deux histoires.

La première n'est pas à son avantage.

Elle avait un petit lapin à qui elle témoignait un grand attachement.

Pendant les premiers jours de sa fièvre muqueuse, elle le prenait dans son lit, le caressait, jouait avec lui... c'était sa plus grande distraction.

Le mal ayant augmenté le lapin fut délaissé.

Pendant la maladie de l'enfant, le lapin fût-il moins bien soigné ? Toujours est-il qu'il mourut.

Quand Louissette fut rétablie, elle redemanda le lapin.

Je ne savais comment lui annoncer la fâcheuse nouvelle. Enfin, avec d'innombrables précautions, je finis par lui avouer le triste sort de son lapin.

— Quel dommage ! dit-elle toute chagrine, une fois grandi, il aurait été si bon à la broche. N'allez pas pour cela mal juger ma Louissette.

Pour remplacer son lapin, je lui donnai un petit chat, moins susceptible d'exciter les convoitises de son appétit.

Elle ne l'aurait pas mis à la broche, celui-là ; elle s'y fut plutôt mise pour lui.

Une petite voisine pauvre, appelée à partager ses jeux, partageait aussi son amitié pour le petit chat.

La mignonne compagne étant tombée malade, ma Louissette alla la visiter. Elle l'entendit crier dans son délire : Le petit chat de mademoiselle ! le petit de mademoiselle !

Le soir, je remarquai que Louissette était toute triste. Tout à coup, elle fondit en larmes.

— Pourquoi pleures-tu, Louissette ?

— Mon petit chat !

— Tu le voudrais à la broche ?

— Oh ! le pauvre minet !

— Eh bien ?

— Je l'ai donné à ma petite voisine !

— Tu voudrais le reprendre ?

— Oh ! jamais.

Et, sautant à mon cou :

— Si je pleure, je crois que c'est de bonheur ! Je regrette bien minet, mais elle était si contente ! — FRANÇOIS RIVAL.